



Le rossignol et la rivière

La relation à la nature, à tous les coins du globe, est révélatrice. L'être humain en a-t-il peur, doit-il s'en protéger ? Les forces de la nature sont-elles divines ? Les formes végétales et animales sont-elles des choses ou des créatures ? Considérons-nous que nous sommes au sommet d'une hiérarchie ou que toutes les formes de vie se valent ? Derrière la relation à la nature, il y a une vision du monde qui transparait. Petit voyage autour de la terre avec la nature en point de mire.

La nature : objet ou expression divine ?

Les Japonais entretiennent une relation particulière et forte avec la nature et ses cycles. L'art des jardins, l'arrangement floral, les bonsaïs en sont l'expression la plus évidente. Les cerisiers en fleurs du mois d'avril, la floraison des iris en juin, les érables rouges de l'automne sont autant d'évènements nationaux largement célébrés. L'avancée de la floraison des cerisiers fait même l'objet de bulletins d'information spéciaux à la télévision. Si chaque élément de la nature est attaché à une divinité (*kami*¹), cela implique un autre rapport à la modernité : l'autre jour, une connaissance m'a expliqué que chez les Japonais, tout est « naturel » ; un gratte-ciel ou un métro sont naturels parce qu'issus de l'activité des humains qui eux, font partie de la nature. D'ailleurs, argumenteraient-ils, quelle est la différence entre une fourmilière issue du travail des fourmis et une mégapole, fourmilière humaine ? Si la comparaison ne tient pas compte du fait que les fourmis s'insèrent harmonieusement dans leur environnement tandis que l'activité humaine s'apparente plutôt au parasitage, les Japonais néanmoins semblent se rappeler mieux que nous leur appartenance à la nature. Dans nos contrées, nous « allons » dans la nature ; nous avons « besoin » de nature ou au contraire nous craignons de nous « ennuyer » dans la nature tant nous sommes devenus des êtres de culture. C'est oublier carrément que par notre biologie, *nous sommes la nature*.

En occident règne dans l'inconscient collectif l'idée du jardin d'éden dont l'être humain est le gardien.² Ce rôle protecteur semble avoir connu un glissement, comme si les autres créatures végétales et animales étaient au service de l'homme qui peut donc à loisir exploiter les ressources, disponibles juste pour lui. Déjà dans les textes zoroastriens, la vache se lamente auprès du Créateur :

¹ Esprits célestes du shintoïsme.

² Genèse 2.25.

« Je donne tout à l'homme et lui me maltraite !³ » Les problèmes d'écologie, le mauvais traitement infligé aux animaux dans les abattoirs et dans les laboratoires, tout cela est possible parce que l'on considère que la vie humaine a plus de valeur que la vie des autres créatures. L'homme s'enferme ainsi dans une indifférence à la souffrance qu'il cause autour de lui.

Une autre vision met à plat quant à elle toute existence : tout se vaut ; rien n'est plus spécialement plus précieux qu'une autre chose. Certains textes indiens mettent en relief l'omniprésence de l'étincelle divine (*âtman*). Rien ne contient plus d'*âtman* que quelque chose d'autre. Le Yoga-vâsishtha est très clair : il y a autant de conscience dans une pierre que dans un être humain. Cela nous donne à réfléchir : il y a là une horizontalité totale du vivant. Cela mène tout droit au végétarisme : comment manger un animal s'il a la même valeur que vous ? Ceci dit, les Indiens d'aujourd'hui sont influencés par l'esprit capitaliste et consumériste qui réifie les êtres et cette conscience n'est pas partagée par tous. Elle est le fait de ceux qui ont une démarche spirituelle.

Cela nous mène à un point essentiel : les éléments de la nature sont-ils des choses, des objets à notre disposition ? Ou sont-ils des êtres aussi, manifestés par une source de vie qui aime la diversité ? La réification⁴ de la nature s'ancre dans le sentiment de séparation ; le respect pour toutes les formes de vie mène au sens du sacré et au sentiment d'être relié.

La nature en tant que maître

Dans la tradition indienne, l'univers – et donc notre planète – est le développement de *prakriti*. Selon le sâmkhya, c'est elle qui évolue en stades successifs jusqu'aux niveaux de complexité que nous connaissons et *purusha* la conscience regarde, présent en chaque point de la création sans y être mêlé. Selon les Tantra plus tardifs, conscience et nature sont une seule et même réalité, appelée *shiva-shakti*. Le fondement du monde est une énergie consciente ou autrement dit une conscience énergétique. Ainsi, faire un bain de nature, c'est aussi faire un bain de conscience.

Dès les Upanishad, on décrit la nature comme une grande enseignante. La Chandogyâ raconte par exemple l'histoire du jeune Satyakama parti à la recherche d'un maître. Ce dernier n'accepte pas tout de suite le garçon comme disciple. « D'abord, lui dit-il, il faut que tu partes avec un troupeau de quatre-cents vaches malades. Reviens quand elles seront bien portantes et au nombre de mille. » Cela signifie que l'enseignement spirituel ne peut commencer que lorsqu'on a une connaissance du monde animal (au sens propre et au sens figuré) et qu'il faut s'incarner avant de s'élever. Satyakama reste seul dans la forêt avec ses vaches et va recevoir l'enseignement de quatre êtres : le taureau du troupeau qu'il guide lui révèle un premier secret, puis le feu se manifeste à lui, un cygne ensuite et un martin-pêcheur finalement. Chacun transmet au garçon un quart de la sagesse de *brahman*. Or *brahman* n'est autre que l'absolu lui-même ! Ce n'est pas dans une contemplation abstraite que Satyakama reçoit la connaissance, mais au cœur de la nature. Quand il revient

³ Avesta, yasna XXIX.1 à 11.

⁴ Du latin *res*, la chose.

vers son maître, celui-ci distingue immédiatement le changement : « Qui t'a donné un enseignement ? » « Aucun humain » répond le jeune garçon.

La vie sainte

La nature est le lieu d'expression des forces divines. Brahmâ, Vishnou et Shiva⁵ structurent et parcourent le vivant en insufflant naissance, maintien et dissolution à chaque nouvelle forme apparue dans le cosmos. Dans nos os par exemple, Brâhma correspondrait aux ostéoblastes (nouvelles cellules osseuses), Vishnou aux ostéocytes (cellules osseuses matures) et Shiva aux ostéoclastes (destruction de la matière osseuse pour libérer le calcium). Chaque hormone, chaque neurotransmetteur est une manifestation de la *shakti*. Les tantriques vouent ainsi un culte à toutes les formes de la nature. Le saint soufi du Sri Lanka Bawa l'exprime ainsi : « Tout raconte l'histoire de mon Père !⁷ » La nature est pour lui le livre de Dieu et chaque vision d'une forme apparue sur terre éveille en Bawa une sorte d'émerveillement extatique. Le Père est passé là.

La nature est ainsi le corps de Dieu, le versant matériel et visible de l'origine des êtres. Si quoi que ce soit existe, c'est grâce à la puissance qui conduit le monde. Vu ainsi, tout ce qu'on peut percevoir est une pensée de Dieu, nous y compris ! Lorsqu'on affûte sa vision, lorsqu'on voit avec le regard de l'éternité, la relation au cosmos change. Quelle est la relation juste à la nature ? Le regard porteur de vastitude aimante va nous pousser à considérer que sa propre survie physique doit faire le moins de mal possible – même s'il y en aura. On essaiera de connaître ses besoins en termes de nourriture et de ne pas consommer davantage que ce qui est nécessaire et avec gratitude pour ces vies que nous prenons pour survivre. La considération pour les autres créatures va changer. Sur un sentier traversé par des fourmis affairées, on évitera de marcher sur la moindre d'entre elles. Considération et conscience sont reliés : connaître les lois de l'harmonie universelle (*dharma*), voir en chaque infime bestiole le visage de Dieu modifie profondément les gestes et l'action. Examinons-nous : quel regard « tombe » à partir de notre être ? Respect ou réification ?

A un certain niveau, la spiritualité de l'esprit prend le dessus sur une spiritualité de la nature. La recherche de transcendance occulte la matérialité divine de l'incarnation. Et pourtant, la nature héberge le spirituel et le spirituel s'exprime dans la nature. Les chamanismes anciens comme ceux pratiqués par les Sioux sont les témoins de cette relation sacrée à la terre : « Le Lakota était emplis de compassion et d'amour pour la nature, et son attachement grandissait avec l'âge. (...) C'est pourquoi les vieux Indiens se tenaient à même le sol plutôt que de rester séparés des forces de vie. S'asseoir et s'allonger ainsi leur permettait de penser plus profondément, de sentir plus vivement. Ils contemplaient alors avec une plus grande clarté les mystères de la vie et se sentaient plus proches de toutes les forces vivantes qui les entouraient.

⁵ Les trois grands dieux hindous, triade appelée *trimûrti*.

Le vieux Lakota était un sage. Il savait que le cœur de l'homme éloigné de la nature devient dur. Il savait que l'oubli du respect dû à tout ce qui pousse et à ce qui vit amène également à ne plus respecter l'homme. Aussi maintenait-il les jeunes sous la douce influence de la nature. »⁶

Si l'homme du 21^{ème} siècle ne fleurit pas, c'est qu'il n'est plus en lien avec les cinq éléments (terre, eau, feu, air, espace), constituants du Vivant. L'homme moderne, noyé dans son confort, en quête de toujours plus, vit une vie déconnectée.⁷

Dans la vision de l'Inde, il y a de la place pour la terre et pour le ciel comme une seule réalité inséparable. « Si tu vois Dieu dans la lune et les étoiles, tu es un vrai dévot... » dit Babaji de Haidakhan. « Vous me demandez ce qu'est Dieu ? Vous êtes mon Dieu ! Je vois Dieu aussi dans la brise, dans le chant des oiseaux, dans tout ce qui vit sur cette terre... » explique Amma.⁸

La nature s'offre à notre contemplation comme le reflet d'une intelligence tellement brillante, d'une beauté sans pareille, d'une gloire au-delà du monde. Les déserts, la montagne, la mer, le firmament étoilé sont les lieux privilégiés de la rencontre avec la Présence. Ici, depuis ma yourte au fond de la vallée, en entendant le bruit de la rivière et le rossignol qui chante en pleine nuit, il est très clair qu'il n'y a rien d'autre qui a de l'importance.

Johan Vermeylen

*Article paru dans le numéro 16 des Cahiers du yoga,
janvier à avril 2014*

⁶ Standing Bear, chef Lakota (Sioux) dans *Land of the Spotted Eagle*, Houghton Mifflin, Boston & New York, 1933.

⁷ Voir article sur Bhûta-shuddhi à la page x de ce numéro.

⁸ Phrases de Bawa, Babaji et d'Amma citées de mémoire.